

TENIR, C'EST VAINCRE

Il faut que nos soldats se persuadent de l'intérêt passionné avec lequel la nation suit leurs efforts, et de la grandeur des résultats qu'ils obtiennent par leur héroïque ténacité.

Sur ces territoires anonymes de la frontière belge et de la frontière ardennaise, ils se couvrent d'une gloire immortelle, puisqu'ils sauvent à la fois la France et la civilisation.

En tenant bon derrière une haie, derrière une tranchée, en fonçant désespérément sur l'ennemi, en s'attachant à comprendre et à exécuter la pensée de leurs chefs, en lisant leur devoir dans les yeux de leurs officiers, ils réalisent la plus grande et la plus noble des histoires — une histoire auprès de laquelle les plus célèbres épopées pâliront.

Ceux qui tombent, si jeunes, meurent comme Jeanne d'Arc : la brièveté de leur vie est le rachat d'une longue vie pour la patrie. La guerre de Cent ans a connu bien d'autres souffrances et bien d'autres héroïsmes anonymes ; mais, à la fin, tous les sacrifices ont été payés,

car la France a survécu et elle a rempli le monde de sa gloire et de son rayonnement.

Cette fois, il ne s'agit plus de cent ans, il s'agit de quelques jours, de quelques semaines au plus, car nous touchons au but.

Les couronnes de la gloire seront décernées par l'histoire ; mais il est une récompense plus immédiate : c'est le succès ; encore un effort, et nous le tenons.

Pour tout homme capable d'envisager l'ensemble des opérations, pour tout homme qui peut lever les yeux au-dessus de la motte de terre, au delà du coin de champ où il vit, une vue d'ensemble sur les faits de cette guerre est tout à fait rassurante. On se bat durement, certes, mais on se bat utilement.

Les deux Allemagnes sont assiégées à la fois par terre et par mer, à la fois à l'est et à l'ouest, à la fois au sud et au nord. Dans cette situation critique, l'Allemagne du Nord, qui doit supporter le principal fardeau, a porté toutes ses forces contre la Belgique et contre la France. Nous avons l'honneur d'avoir reçu le grand choc, le choc prémédité où elle court, de parti pris, son unique chance. Leur ministre des Affaires étrangères l'a dit à l'ambassadeur d'Angleterre : « Le prompt succès de la campagne de Belgique est, pour l'Allemagne, *une question de vie ou de mort.* »

En s'efforçant de nous accabler sous le nombre, elle a donc joué sa partie à fond : si elle perd cette partie, tout est perdu pour elle.

Le ministre de la Guerre anglais, lord Kitchener, a parfaitement expliqué cela : tandis que l'Allemagne ayant donné du premier coup, avec toutes ses forces, ne peut que voir celles-ci aller en diminuant, les alliés verront les leurs s'accroître de jour en jour. L'Angleterre va multiplier par dix ses troupes déjà engagées ; la Russie n'est qu'au début de sa mobilisation ; elle disposera bientôt d'effectifs trois ou quatre fois plus nombreux que ceux qui sont déjà au plein cœur de l'Allemagne. Et, derrière, les forces des puissances alliées grandiront encore et se multiplieront sans cesse. En outre, la maîtrise de la mer, assurée aux flottes anglaises, prendra l'Allemagne par la famine. Déjà les foules crient misère et assiègent les magasins ; les familles sont rationnées.

Donc, les troupes françaises ont eu, après les troupes belges et avec le concours des Anglais, à supporter le premier choc. Par un miracle d'héroïsme, elles ont tenu sur toute la ligne. Maintenant, les troupes fraîches arrivent, et le combat va reprendre avec des chances de plus en plus grandes de succès. Les armées allemandes sont épuisées de l'effort immense qu'on leur a demandé et des pertes qu'elles ont faites.

Peuvent-elles compter sur du renfort ? Non.

Car, voilà le fait décisif : les Russes ont envahi la Prusse orientale et occidentale ; ils ont battu à plate couture les seuls corps allemands qui pouvaient leur être opposés ; en ce moment, ils franchissent la Vistule, et leurs deux armées convergentes, l'une venant par Thorn et l'autre par Posen, marchent sur Berlin, précédées de l'immense cavalerie cosaque : c'est un torrent irrésistible.

Tenons quinze jours, et les armées russes auront couvert l'Allemagne orientale et seront aux portes de Berlin.

Et alors, c'en est fait de l'Allemagne !

Encore une fois, l'Allemagne, de son propre aveu, n'avait qu'une carte : elle la joue en Belgique et sur la frontière du nord de la France.

Que le plus modeste de nos officiers, que le plus humble de nos soldats ait sans cesse présent à l'esprit ce résumé tout simple de la grande guerre à laquelle il prend part : *chaque minute gagnée est une victoire.*

Gabriel HANOTAUX,
de l'Académie française.